

## **VIE SÉMIOTIQUE D'UN MONUMENT AUX MORTS: LE MÉMORIAL INTERALLIÉ DE LIÈGE**

**ALEXANDRE LANSMANS, FRANÇOIS PROVENZANO\***

**ENGLISH TITLE:** Semiotic life of a war memorial: the Inter-Allied Memorial in Liege

**ABSTRACT:** This paper deals with the urban politics of war memory through the case study of the Inter-Allied Memorial in Liege, Belgium. War memorials tackle many issues related to the cultural memory in urban spaces: first associated with the “civil religion” and the “republican cult”, they became later objects of heritage, mostly in France. The first part of this paper offers a general overview of these issues, from the perspective of culture history. The Inter-Allied Memorial in Liege does not fit perfectly in this paradigm: its deviations allow us to illuminate the very semiotic life of monumental forms, and mostly the conflicts in which these forms are engaged. The second part of this paper then proceeds through an analytical path, which is grounded in the semiotic approaches to monuments. We consider images, architectural forms, and discourses, from a threefold perspective: firstly, we describe the enunciative layers below the monument and its historical genesis; secondly, we show the multiple values which were associated with the forms themselves, and the process of their resemantization; thirdly, we explicit the urban narratives which frame the practical scenes around the Memorial.

**KEYWORDS:** war memory ; urban politics ; semiotics of monuments ; cultural heritage ; conflictual narratives.

---

\* Université de Liège, UR Traverses, Centre de sémiotique et rhétorique.

## 1. Introduction

Le monument aux morts apparaît comme un beau cas pour envisager la question de la gestion politique de la mémoire culturelle dans l'espace urbain. Étroitement associés au trauma de la Première Guerre mondiale, les monuments aux morts sont omniprésents dans les villes et les villages de France et de Belgique, qui entretiennent ainsi la mémoire du conflit armé. Plus d'un siècle après la fin de la Grande Guerre, ces monuments apparaissent comme des signes architecturaux à la fois complètement banalisés dans la sémiologie urbaine, et en même temps rendus obsolètes par une rhétorique mémorielle qui semble ne plus concerner personne. Quel sens donnent-ils encore à l'espace qu'ils occupent dans la ville? Dans quelle mesure les valeurs portées par ce type de monument (dévouement patriotique, identité nationale, rédemption chrétienne) sont-elles encore compatibles avec les nouvelles narrations qui structurent la vie des villes aujourd'hui?

Nous nous proposons d'aborder ces questions par le biais d'un cas concret, celui du Mémorial Interallié de la ville de Liège, en Belgique. Tout en s'inscrivant dans le paradigme des monuments consacrés à la mémoire de la Grande Guerre, le Mémorial active une série d'écarts par rapport aux formes les plus prototypiques de ce paradigme. Plutôt que de faire simplement exception, ces écarts nous semblent mettre en lumière les conflits de sémiologie propres à ce type de présence monumentale et de fonction mémorielle dans l'espace urbain.

Une brève introduction exposera d'abord quelques caractéristiques canoniques des monuments aux morts, pour comprendre leur rapport avec la notion de patrimoine. Une note méthodologique explicitera ensuite nos options de travail, qui seront enfin mises en œuvre dans une section analytique.

## 2. Le monument aux morts : formes canoniques et destin patrimonial

Très vite après la fin de la guerre, des associations d'anciens combattants et des initiatives citoyennes expriment le besoin d'instituer des lieux, des objets et des pratiques commémoratives associées au conflit à peine achevé. C'est surtout dans les villages que ces initiatives prennent une forme

prototypique (Prost 1997). Placés au centre du village, souvent proches de la mairie, les monuments aux morts ont une portée symbolique qui correspond au périmètre spatial du village dont ils concrétisent, par métaphore et par métonymie, les blessures subies lors de la guerre. Cette forme canonique provient ainsi d'une "énonciation officielle" et illustre un cas peu fréquent de "culte républicain" ou de "religion civile" (*ibid.*). Ce sont avant tout des citoyens individuels qui sont honorés (leurs noms sont inscrits sur le monument et sont appelés lors des commémorations), par d'autres citoyens. La collectivité entend par là cultiver et transmettre des valeurs de paix et des leçons de morale auprès des jeunes enfants associés aux cérémonies<sup>(1)</sup>.

L'intensité de cette "religion civile" a naturellement faibli au fil des ans. Prost (*ibid.*, p. 220), pose le constat suivant : "Aujourd'hui abandonnés par la ferveur populaire qui les avait créés, ils demeurent des mémoriaux de la guerre". Le "mémorial" apparaîtrait ainsi comme le reste patrimonial d'un monument autrefois associé plus étroitement à des significations et des pratiques commémoratives collectives dans l'espace urbain. Les monuments aux morts interrogent en effet très frontalement la notion de patrimoine, à deux niveaux : au premier niveau, parce qu'ils entendent exercer une fonction patrimoniale à l'égard des événements de la Grande Guerre ; au second niveau, parce qu'ils deviennent eux-mêmes objets de patrimoine dès lors qu'ils ne sont plus perçus et pratiqués selon les intentions qui commandaient à leur institution dans l'espace urbain. Voici donc que les monuments aux morts éclairent de plein feu le double paradoxe que recouvre la notion de patrimoine, telle que l'interroge l'historien André Chastel (1997): d'une part, le patrimoine entend arracher des formes (œuvres ou formes de vie) aux "vicissitudes de l'histoire" en postulant une valeur supérieure qui correspond pourtant bien, elle, à une nécessité historique (illustrer l'histoire nationale, éduquer les populations, revendiquer une identité collective); d'autre part, un objet ne semble trouver son intérêt patrimonial que lorsqu'il est exposé à la déshérence, voire à la destruction.

---

(1) Nous trouvons là une illustration de la conception sociologique de la mémoire collective défendue par Halbwachs et discutée par Ricœur (2000) en ces termes : « Les plus remarquables parmi ces souvenirs [partagés] sont ceux de lieux visités en commun. Ils offrent l'occasion privilégiée de se replacer en pensée dans tel ou tel groupe. » (p. 147).

La visite patrimoniale peut devenir ainsi une pratique culturelle à part entière. Les monuments aux morts n’y échappent pas. Le travail d’Annette Becker sur *Les Monuments aux morts* (1988) institue très clairement une telle pratique. Sous-titré “Patrimoine et mémoire de la Grande Guerre”, son ouvrage se présente comme une “liste des monuments aux morts jugés les plus intéressants par département”, et invite les lecteurs à compléter l’inventaire par leurs visites.

Le Mémorial Interallié de Liège ne figure pas dans l’ouvrage de Becker, qui recense pourtant bien d’autres réalisations hors de France. Plutôt qu’un oubli, nous considérons cette absence comme révélatrice des écarts que cultive le cas liégeois avec les autres exemplaires de son paradigme. Ces écarts nous semblent utiles pour dépasser la simple évidence mémorielle et patrimoniale qui recouvre désormais les monuments aux morts “classiques” : ils mettent au jour les conflits de sémiose qui travaillent les espaces urbains lorsqu’ils se confrontent, à travers le culte des morts au combat, avec leur propre obsolescence, ou leur obsession à signifier la vitalité.

Plus largement, on pourra considérer le cas du Mémorial Interallié comme un épiphénomène de la “crise de la monumentalité classique” décrite par Patrizia Violi (2019, p. 184). Cette crise nous semble en partie pouvoir s’expliquer par la résistance des monuments aux morts à l’idéologie de la revitalisation urbaine et à l’horizon de la ville vivante qui irrigue une grande part des discours actuels sur la ville à venir. On peut rénover un monument mais on peut difficilement le revitaliser. Forme archétypale de la monumentalité, les monuments aux morts et autres mémoriaux présentent une grande inertie sémiotique : en dépit des tentatives de resémantisation dont ils peuvent éventuellement faire l’objet, ils semblent ne pas pouvoir échapper à ce qu’on pourrait appeler un échec monumental.

### 3. Note méthodologique : matériaux et perspectives d’analyse

Les matériaux sur lesquels se fonde notre analyse sont en partie photographiques : l’image du Mémorial Interallié circule sur différents supports éditoriaux liés au patrimoine architectural liégeois et est associée au discours de promotion touristique de la ville. Une part du sens social du

monument repose ainsi sur les vues subjectives et sur les pratiques du lieu, que documentent les images du Mémorial.

En-deçà de leurs représentations visuelles, notre attention s'est également portée sur les formes mêmes du bâti architectural. Ces formes se déploient dans *l'ici et maintenant* du paysage urbain liégeois contemporain, mais elles sont bien aussi le produit d'une histoire : à la fois le résultat d'un projet et les traces d'une durée.

À vrai dire, le discours historiographique lui-même participe à l'épaisseur sémiotique du monument. La troisième gamme de matériaux pris ici en considération concerne ainsi des discours, de genres et de statuts très divers, portant sur le Mémorial : en tant qu'objet d'histoire, en tant que patrimoine architectural, en tant qu'élément de l'identité visuelle de Liège, en tant que site touristique, en tant que fait d'actualité<sup>(2)</sup>.

Cette variété de matériaux sera embrassée de manière transversale: nous considérons en effet qu'elle correspond globalement à la vie sémiotique du Mémorial, qui en efface les distinctions catégorielles originelles pour les re-sémantiser selon ses logiques propres. Images, formes architecturales et discours seront ainsi envisagés selon une perspective d'analyse attentive à ce que nous nommons des conflits de sémiose.

La présence dans l'espace urbain d'un Mémorial Interallié offre plusieurs prises à l'analyse des conflits de sémiose. De manière assez classique, nous distinguerons ces prises selon qu'elles portent sur le plan de l'énonciation, sur le plan des formes signifiantes elles-mêmes, ou sur le plan des pratiques et usages du lieu. L'hypothèse générale qui traverse ces différents niveaux d'analyse est que, derrière l'évidence patrimoniale et mémorielle des monuments aux morts, le Mémorial Interallié révèle les contradictions auxquelles s'expose une ville lorsqu'elle s'emploie à conjurer la mort en la monumentalisant.

Considérant avec Beyaert-Geslin *et alii* (2019, p. 14), que “[l]e plus souvent [...], monumentalisation et démonumentalisation prennent simplement le sens d'une valorisation ou d'une dévalorisation, d'un ajout ou d'une suppression de la valeur”, nous proposerons d'envisager les contenus sémantiques diversement affectés au Mémorial. Pour envisager cette

---

(2) Au moment où nous écrivons ces lignes, le Mémorial est en effet traité dans l'actualité locale à la suite du vol d'une série de casques en bronze qui composaient l'un des monuments hébergés sur le site du Mémorial ; nous y reviendrons en conclusion.

variance de l'investissement phorique, nous considérerons le Mémorial Interallié comme un *sémiophore* selon la notion proposée par Krzysztof Pomian (1990) dans le champ de l'histoire du patrimoine culturel pour décrire des "objets porteurs de caractères visibles susceptibles de recevoir des significations". Bien que Pomian étudie des artefacts exposés dans des musées, cette notion nous paraît transposable aux problèmes de la monumentalité car le monument est aussi un objet du patrimoine culturel susceptible de parcourir la séquence "chose, déchet, sémiophore", considérée par Pomian comme définitoire. De la même façon qu'un fragment de lampe à huile devient, dans un musée, un objet porteur de sens sur la vie quotidienne des Romains, un monument qui a perdu de sa monumentalité peut devenir "déchet" avant de voir éventuellement son sens requalifié. Cette requalification s'accompagne d'un changement d'échelle, à la faveur duquel l'espace urbain trouve lui-même une nouvelle fonction : de lieu métonymique du conflit mondial, il devient cadre muséal de formes architecturales, ou champ du visible offert à différents points de vue et (ré)investissements imaginaires.

## 4. Analyse

### 4.1. *Les énonciations du monument*

L'échec monumental du Mémorial Interallié est en germe dès la formulation de son projet. Il a notamment pour ingrédients la dispersion de ses instances énonciatives et la dilution de son ancrage déictique

En 1921, les milieux catholiques liégeois souhaitent ériger sur la colline de Cointe, en périphérie de Liège, une statue dédiée au Sacré-Cœur de Jésus et un site de pèlerinage en reconnaissance de la "protection divine" dont aurait bénéficié la ville pendant la guerre. En 1923, un comité d'hommes politiques nationaux, réunis autour du roi Albert I<sup>er</sup>, sollicite des soutiens dans les pays alliés pour l'édification d'un monument civil. En 1924, ces deux projets fusionnent et une souscription nationale et internationale est lancée. En 1925, la Fédération Interalliée des Anciens Combattants – qui exclut les combattants de l'Axe – confie l'exécution du Mémorial Interallié à la Belgique. La première pierre est posée en 1928

mais les travaux de fondation retardent la construction jusqu'en 1932. Le Mémorial est finalement inauguré le 20 juillet 1937 dans un contexte international tendu.

Ces quelques éléments historiques<sup>(3)</sup> appellent plusieurs remarques. D'abord, la Ville ne fait à aucun moment partie des énonciateurs du Mémorial. Ensuite, si le choix de Liège, lieu de la première offensive de l'Empire allemand durant la Première Guerre mondiale, semble être motivé par contiguïté spatiale, le choix de la colline de Cointe semble en revanche plutôt arbitraire car ce site n'est lié à aucun haut fait d'arme. L'unité de temps et de lieu, qui constitue selon Becker (2010, p. 544), la condition d'une monumentalisation efficace, n'est par conséquent pas effective. L'ancrage déictique se dilue dans une temporalité générique (1914-1918) et un dédicataire faiblement individualisé : plutôt qu'une liste de noms, le Mémorial présente simplement la mention "aux morts"<sup>(4)</sup>. Enfin, l'énonciation monumentale répondait à une intention à la fois militaire et monitoire, dont l'aspectualité durative a cependant été tristement rattrapée par les aléas de l'histoire, et le déclenchement du second conflit mondial.

En effet, d'un point de vue typologique, selon la distinction introduite par Aloïs Riegl, le Mémorial Interallié peut être qualifié de monument intentionnel. Il répond à la définition du monument proposée par Beyaert-Geslin *et alii* (2019, p. 12), en tant que "forme verticale censée accomplir le double sens d'édifier". La tour marque la connotation militaire du site : encadrée par des douves et des fils barbelés, animée de meurtrières, répondant visuellement à l'ancienne Citadelle de Liège située plus au nord, elle semble fonctionner à la façon d'une tour d'observation, d'une vigie. Bien qu'elle soit désignée comme un monument *civil* par opposition à l'église toute proche, le caractère militaire de ce programme architectural ne peut manquer de frapper le visiteur. L'inscription dédicatoire de son esplanade, "AUX DEFENSEURS DE LIEGE. LES ARMEES ALLIEES" (Fig. 1), souligne la militarité de ses énonciateurs et de ses énonciataires.

---

(3) Pour un exposé plus détaillé des éléments de genèse, voir notamment Ciranna (2019).

(4) La seule exception consiste en une dalle au sol portant l'inscription "J. SCH. 10 Avril 1935", qui rend hommage à un ouvrier mort sur le chantier de construction. Cet infra-monument accidentel pourrait bien être dès lors le seul véritable monument au mort du Mémorial.



**Figure 1.** L’esplanade du Mémorial Interallié, le 1<sup>er</sup> décembre 2020. Photographies d’A. Lansmans.

De plus, les visiteurs qui contemplant la ville depuis le balcon de la tour regardent en direction de l’est, incarnant en quelque sorte la vigilance des Alliés face à l’Allemagne après le premier conflit mondial. Le monument semble donc remplir ici sa fonction étymologique pointée par Vivien Lloveria (2019, p. 217): “Il devient le monument *monition* (du latin *monere*) destiné à diriger l’attention présente sur une pensée tournée vers le passé, doublée d’un avertissement pour le futur”. Le rappel de la victoire des Alliés vise à dissuader les velléités revanchistes de l’Allemagne à la faveur d’un débrayage temporel, et cette fonction monitoire paraît l’emporter sur la fonction votive (la tour domine l’église).

L’histoire a cependant fait mentir l’aspectualité durative voulue par l’énonciation pacifiste et monitoire du Mémorial : l’acmé du processus de dé-monumentalisation est atteint dès 1944 lorsque la tour, qui devait initialement accueillir un musée de la paix, est éventrée par les bombardements de l’aviation alliée visant une gare de triage. Paradoxalement, c’est peut-être à cette occasion que la tour remplit le plus pleinement sa fonction de *landmark* ou de point de repère, selon la typologie des signes du paysage urbain proposée par Kevin Lynch (1960): voulu pour signifier



l'entente entre les peuples, le Mémorial, à peine inauguré, est réduit à un pur signifiant de géolocalisation militaire.

#### 4.2. *Formes et valeurs*

##### 4.2.1. Inter-monumentalité

Les formes d'un monument aux morts sont supposées correspondre à un horizon sémantique propre à ce paradigme monumental. Or, le Mémorial Interallié présente d'évidentes isotopies qui l'associent à d'autres paradigmes. Avec son couronnement à retraits successifs et ses gouttières stylisées aux angles, la tour Art déco peut par exemple évoquer le Chrysler Building de New York. On serait tenté de parler de *citation*, pour employer le lexique de l'architecture, mais la citation semble ici excéder le simple détail ornemental pour porter davantage sur le plan de la structure. La notion d'inter-monumentalité proposée par Gaëlle Crenn (2019, p. 83), nous paraît plus satisfaisante dans la mesure où elle permet de penser l'inscription du Mémorial dans un réseau référentiel d'inter-monuments cosmopolites.

À côté de l'inter-monumentalité new-yorkaise, on trouve ainsi une inter-monumentalité parisienne : l'église du Sacré-Cœur et Notre-Dame-de-Lourdes bâtie sur la colline de Cointe à côté de la tour du Mémorial partageant avec le Sacré-Cœur de Montmartre l'influence du style néo-byzantin et une même origine votive, voire pisane : pour Ciranna (2019, p. 150), l'ensemble monumental évoque la Piazza del Duomo à Pise avec son Campanile. La mobilisation d'axiologies *a priori* étrangères à l'intention mémorielle du site renforce autant la polymorphie du Mémorial Interallié que sa valeur contractuelle (il s'affirme comme un contrat de pierre entre les nations alliées), appliquant à grande échelle une inter-monumentalité interne (ou intra-monumentalité) : celui-ci héberge en effet en son site les cadeaux monumentaux offerts par des pays amis. Comme l'inter-monumentalité, l'intra-monumentalité ouvre les formes du Mémorial à une pluralité de vies sémiotiques, dès lors que chaque pays "donateur" investit le site du Mémorial avec ses propres codes monumentaux, et avec ses propres cultures mémorielles, activant au passage un usage purement muséal du lieu.

#### 4.2.2. Dégradation et resémantisation

Depuis 2014, une fresque monumentale du graffeur français Bonom (Vincent Glowinski), représentant une centaine d’oiseaux blancs (Fig. 2), orne la façade décrépie de l’église de Cointe, qui jouxte le Mémorial. Cette fresque de *street art* a été commandée par la chancellerie du Premier Ministre comme solution de dernière minute (Dagonnier 2014) afin de dissimuler aux caméras et aux invités de la cérémonie du centenaire, le 4 août 2014, l’état de délabrement de l’église contrastant avec la tour du monument civil, fraîchement rénovée pour quatre millions d’euros.

Pour le président de l’A.S.B.L. des amis du Mémorial Interallié, Olivier Hamal, cette fresque “permet d’assurer la visibilité de l’édifice tout en cachant une partie de ses misères” (*ibid.*) ; Louis Maraite, riverain et conseiller communal, la qualifie quant à lui de maquillage militaire (*ibid.*). Ce cas semble en effet exemplaire de la façon dont le *street art* peut se voir assigner une fonction de camouflage par une instance institutionnelle. Le *lissage*, régulièrement opéré par le *street art* de commande stipendié par la Ville à des fins de marketing urbain, apparaît ici sous l’espèce la plus évidente.



**Figure 2.** La fresque de Bonom sur l’église de Cointe, le 1<sup>er</sup> décembre 2020. Photographie d’A. Lansmans.

Voici comment le graffeur décrit son travail, quelques mois après son intervention à Cointe: “Le graffiti c’est du vol: voler la peinture, voler la surface à peindre, être en effraction... Par le graffiti je cherchais à m’extraire d’un ordre social, à m’en libérer. J’associais le vol à la liberté. Je volait [*sic*] la surface à peindre pour y figurer un envol”<sup>(5)</sup>. Le sémiophore se voit ici investi d’un autre sens fort éloigné du sens intentionnel du monument civil qui visait, selon son architecte cité par Anne Esther (2008), à exprimer “la force du Droit, l’inébranlable ascendant de la Justice sur le temps, sur les hommes, sur les événements”. À côté de la tour qu’on pourrait qualifier de “monument autoritaire” avec Robert Musil (1965, p. 79), la fresque, subvertissant les conditions de sa production, ferait plutôt figure d’anti-monument balançant l’énonciation institutionnelle du Mémorial.

#### 4.3. *Déficit pratique, investissement imaginaire*

Comme on l’a dit plus haut, les formes canoniques des monuments aux morts sont inséparables des pratiques commémoratives dont elles sont le lieu. Selon Beyaert-Geslin *et alii* (2019, p. 15), “les rituels sont une partie du monument – peut-être la plus importante” et “le pèlerinage [...] permet [...] de vérifier et de raviver l’aura”. Le Mémorial de Liège n’est quant à lui le lieu d’aucune pratique rituelle régulière, et semble au contraire associé à une temporalité du “grand événement” ponctuel (et peu fréquent), sans lien avec les formes de vie de la communauté : inaugurations officielles (en 1937 et en 1968), (rares) visites de chefs d’état, centenaire (en 2014).

Cette quasi-absence de ritualité mémorielle est cependant compensée par l’omniprésence – purement visuelle – du Mémorial dans l’espace vécu au quotidien par les habitants de Liège. S’il n’est pas pratiqué en tant que lieu, ce “*monument hidden in plain sight*” selon l’expression de Lens (2017, p. 169), est pratiqué en tant qu’élément tonique de l’*urban landscape* liégeois. Géographiquement excentré, il en devient visuellement central et s’offre à une grande variété de perspectives (Figs. 3-4).

---

(5) Programme de la première séance du séminaire “Ravissement et création” (2014-2015) organisé par le groupe de contact F.N.R.S. *Cliniques de la création* à l’Université de Namur le 12 novembre 2014.



**Figures 3, 4.** le Mémorial depuis la rue de Serbie et le parc de la Boverie. Photographie d’A. Lansmans.

“[E]n quelque point que vous soyez [...] *la Tour* est là” selon le mot de Barthes (1964, p. 27). Pour cette raison, on serait tenté de rapprocher le Mémorial du “monument ubiquitaire” décrit par Beyaert-Geslin *et alii* (2019, p. 15), en tant que monument “qui infuse son exhortation au

cœur de la ville et accompagne l'habitant dans sa vie quotidienne, pour qu'il ne puisse y échapper". Si le Mémorial fonctionne à la façon d'une tour de contrôle panoptique assurant un rappel au souvenir, son efficacité demande cependant à être sérieusement relativisée dans la mesure où il s'agit d'un monument vécu uniquement à *distance*, et surtout dépourvu d'un noyau axiologique stable et alimenté par des rituels partagés.

Dans leur relevé des *Petites mythologies liégeoises*, Klinkenberg et Demoulin (2016, p. 129), évoquent le Mémorial comme l'un des "endroits de Liège qu'on voit de partout et où on ne va pas", comme une "phallique flèche" protégée par un parvis invariablement "désert". Au déficit de pratiques populaires correspond ainsi un investissement imaginaire spontané, plus ou moins universel (le phallus et le sein), ou plus codé culturellement (les Liégeois ont également surnommé la tour élancée et l'église empâtée respectivement Laurel et Hardy).

Comme pour capter et canaliser cet investissement imaginaire spontané porté sur le Mémorial, la tour fut stratégiquement muée en phare, par l'installation d'un puissant éclairage en son sommet lors de la rénovation de 2014<sup>(6)</sup>. Un site web dédié, *pharedeliège.be*, explicite les enjeux de ce projet:

Pourquoi un phare sur le Mémorial Interallié de Liège? Par devoir de mémoire. Car le passé construit l'avenir. La ville de Liège et ses habitants furent salués pour la résistance et le courage qu'ils manifestèrent face à l'envahisseur en 1914, et tout au long de la première guerre mondiale. Le phare de Liège se veut le symbole de cette résistance, mais aussi le symbole d'une nouvelle direction à suivre : Liège doit aujourd'hui réussir sa reconversion et devenir une métropole qui compte dans l'Euregio.

Suivant cet argumentaire, la mise en fonction du phare de Liège se donne comme un geste de restauration de la fonction mémorielle du site, dont les valeurs historiques ("la résistance et le courage") sont aussitôt mises au service d'un récit sur l'avenir. L'énoncé injonctif (mais consensuel) du devoir de mémoire se voit dès lors converti en un autre devoir, celui-là animé

---

(6) C'est à la société française Sky Light que fut confiée l'installation du phare ; élément supplémentaire en faveur de l'inter-monumentalité du lieu : cette société est réputée pour voir installé le phare de la Tour Eiffel.

par un projet de ville politique et économique très précis : “Liège doit aujourd’hui [...] devenir une métropole qui compte dans l’Euregio”, et ce phare de monumentaliser désormais l’ambition de la Ville de devenir un pôle d’attractivité économique. Le sémiophore devient sémaphore, au risque d’émettre un signal éloigné du sens initial du Mémorial.

Le nouveau récit de “Liège métropole” exploite le monument pour en sublimer la pure fonction symbolique de phare. Il libère ce faisant les formes monumentales de leur fonction de médiation architecturale de la mémoire de guerre, pour les rendre à leur pur statut esthétique. Si l’investissement imaginaire répond à un déficit de pratiques rituelles, il ouvre en réalité à d’autres pratiques: patrimoniales et touristiques. Il fait l’objet d’une brochure dans la série “Carnets du Patrimoine” éditée par l’Institut du Patrimoine wallon (Barlet *et alii*, 2014), qui le considère notamment comme un représentant de “l’avant-garde moderniste à Liège” (p. 38). Ses formes Art déco et modernistes sont rapprochées d’autres monuments de la même ville, sans plus aucun rapport avec la mémoire de guerre (un cinéma, une école, un passage commercial, une piscine) : c’est le signifiant architectural qui vaut ici comme marqueur historique de l’identité visuelle de la ville, et correspond ainsi à un parcours de visite possible au fil des analogies formelles.

En replaçant son Mémorial-phare dans une série architecturale digne de patrimonialisation, Liège fait ainsi parfaitement converger le récit de la ville-métropole avec celui de la ville-musée, puisque c’est bien le cadre urbain dans son ensemble qui est supposé accueillir les pratiques de consommation touristique promises par les “Carnets du patrimoine.”

## 5. Retour à la matière

En guise de conclusion, il nous faut évoquer encore une autre pratique dont le Mémorial a récemment été le lieu, et qui révèle à nos yeux la tension profonde qui anime la vie sémiotique d’un tel monument dans la ville. À la mi-janvier 2021, les 114 casques en bronze qui composaient l’un des intra-monuments hébergés par le Mémorial ont été dérobés. Pris dès son origine dans une instabilité énonciative, resémantisé au gré de divers investissements formels, imaginaires et praxéologiques, le Mémorial

est rappelé ici à sa propre matérialité : le vol des casques en bronze ne suppose plus aucune autre valeur que celle, purement monétaire, de leur matière première, ce qui met radicalement en crise toute la vie sémiotique associée au monument.

Les médias locaux parlent d'un "vol" ou d'un "pillage", mais les autorités politiques de la Ville ont un autre vocabulaire: "il ne faut pas laisser le dernier mot aux vandales. Il est essentiel que les pouvoirs publics se mobilisent pour restaurer les monuments et lieux sacrés"<sup>(7)</sup>. Si le récit de la *ville-musée* ne supposait plus aucune sacralité, et le récit de la *ville-métropole*, plus aucun autre horizon de valeurs que celui, purement métaphorique, associé au rayonnement économique, le retour brutal à la matière provoque comme un sursaut de sémiose, qui réactive la cohérence axiologique enfouie: le lieu est "sacr[é]", et dès lors les "pouvoirs publics se mobilisent" face aux "vandales". Plus que la dégradation, le déficit de lisibilité ou la resémantisation plurielle, c'est ainsi le refus radical de reconnaître une quelconque vie sémiotique à quelques pièces de bronze qui engage la Ville à assumer pour elle-même l'hyper-marquage que semble autoriser le monument, même presque mort : ce marquage qui sépare la civilisation de la barbarie.

## Bibliographie

- Barlet J. *et alii* (2014) *Le Mémorial interallié de Cointe à Liège*, Institut du Patrimoine wallon ("Carnets du patrimoine"), Namur.
- Barthes R. (1964) *La Tour Eiffel*, Delpire ("Le génie du lieu"), Paris.
- Becker A. (1988) *Les monuments aux morts. Mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Errance.
- (2010) "Monuments aux morts", in C. Delporte, J.-Y. Mollier, and J.-F. Sirinelli (eds.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, PUF, Paris, 544-546.

---

(7) Site personnel du Bourgmestre de Liège, Willy Demeyer, <https://willydemeyer.be/billet/communique-de-presse/2021-01-21/des-mesures-rapides-suite-au-vol-des-casques-grecs-au> ; consulté le 25/01/2021.

- Beyaert-Geslin A. *et alii* (2019) "Introduction", in A. Beyaert-Geslin, L. Chatenet e Okala F. (eds.), *Monuments, (dé)monumentalisation: Approches sémiotiques*, Presses universitaires de Limoges, Limoges, 7-24.
- Chastel A. (1997) "La notion de patrimoine", in P. Nora (ed.), *Les Lieux de mémoire*, t. I, Gallimard ("Quarto"), Paris, 1433-1469.
- Ciranna S. (2019) "Un faro su una commemorazione 'sospesa': il Memoriale interalleato a Cointe, Liegi", in M.G. D'Amelio (ed.), *Per non dimenticare. Sacrari del Novecento*, Palombi Editori, Modena, 147-155.
- Crenn G. (2019) "Dynamiques de (contre-)monumentalisation dans la politique mémorielle nord-américaine : les mémoriaux aux vétérans du Vietnam et aux vétérans de la Corée à Washington D. C.", in A. Beyaert-Geslin, L. Chatenet e Okala F. (eds.), *Monuments, (dé)monumentalisation: Approches sémiotiques*, Presses universitaires de Limoges, Limoges, 69-86.
- Dagonnier E. (2014) *Liège: polémique autour de la fresque de l'église du monument Interallié*, <rtbf.be>, mis en ligne le 27 juillet 2014.
- Esther A. (2008) *Le mémorial interallié de Cointe: Quel avenir?*, "Les nouvelles du patrimoine", 120: 40-41.
- Lens K. (2017), "The ritual aspect of time in (religious) heritage – Balance between daily and sacred life as a link between past and future", in D. Fiorani *et alii* (eds.), *Conservation/Adaptation. Keeping alive the spirit of the place. Adaptive re-use of heritage with symbolic values*, European Association for Architectural Education, Hasselt, 163-172.
- Lloveria V. (2019) "Lieu commun, mémoire plurielle : (dé)monumentaliser le Camp de Rivesaltes", in in A. Beyaert-Geslin, L. Chatenet e Okala F. (eds.), *Monuments, (dé)monumentalisation: Approches sémiotiques*, Presses universitaires de Limoges, Limoges, 213-228.
- Lynch K. (1960) *The Image of the City*, MIT Press, Harvard.
- Musil R. (1965) "Monuments", in Œuvres pré-posthumes, Seuil, Paris, 78-83.
- Pomian K. (1990) "Musée et patrimoine", in H.P. Jeudy (ed), *Patrimoines en folie*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 177-198.
- Prost A. (1997) "Les monuments aux morts : culte républicain ? culte civique ? culte patriotique ?", in P. Nora (ed.), *Les Lieux de mémoire*, t. I, Gallimard ("Quarto"), Paris, 199-223.
- Ricœur P. (2000) *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Seuil, Paris.
- Violi P. (2019) "Le monuments ont-ils encore un sens? stratégies de contre et d'anti monumentalisation", in A. Beyaert-Geslin, L. Chatenet e Okala F.



(eds.), *Monuments, (dé)monumentalisation: Approches sémiotiques*, Presses universitaires de Limoges, Limoges, 177-194.

### **Légendes des illustrations**

Fig. 1. L'esplanade du Mémorial Interallié, le 1<sup>er</sup> décembre 2020. Photographie d'A. Lansmans.

Fig. 2. La fresque de Bonom sur l'église de Cointe, le 1<sup>er</sup> décembre 2020. Photographie d'A. Lansmans.

Fig. 3-4. Le Mémorial depuis la rue de Serbie et le parc de la Boverie. Photographie d'A. Lansmans.